

DAMIEN LAUNAY

LES VIEUX

TOME I

PILEME



Damien Launay

Les Vieux,
tome I

Dilemme

© Damien Launay, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9724-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dans un futur proche, une nouvelle société émerge sur les cendres de la folie humaine. Dans ce monde du renouveau, régi par des règles brutales qui font table rase du passé, les vieux n'ont plus leur place... Le danger les guette à chaque recoin.

Blanc : La naissance, le cocon, puis le formatage...

Rouge : Vous êtes dans la fleur de l'âge, le monde vous appartient. Vous avez moins de 25 ans.

Bleu : l'esprit a mûri, tout comme votre corps. Vous avez moins de 35 ans.

Violet : le virage s'amorce. Vous régressez, devenant un bon à rien nuisible au bien commun. On vous confie des tâches ingrates. Vous avez moins de 50 ans.

Jaune : Vous êtes obsolète. La société ne veut plus de vous et vous écarte. Vous finissez votre vie comme prisonnier. On vous use, vous humilie, vous poussant irrémédiablement sur le chemin de la mort. Vous avez plus de 50 ans.

PASSÉ ET PRÉSENT

Allongé sur un lit qui n'avait rien de cossu, Roger soulageait ses vieilles articulations malmenées par une journée des plus laborieuses lorsqu'il perçut de l'agitation dans le couloir, un bruit d'abord lointain, qui s'éclaircit bientôt comme l'aube naissante. Des pas traînants, marquant la nuit de leur empreinte menaçante, couvrant les respirations sourdes de ses frères déjà frappés par le sommeil, se rapprochaient irrémédiablement de sa cellule. À cette heure tardive où le marchand de sable étendait son territoire avec la jubilation d'un enfant, Roger ne pouvait s'attendre à une visite de courtoisie. Implacablement, il sentit ses entrailles se nouer. Puis son cœur se mit à palpiter aussi bruyamment qu'un tambour effréné. Même s'il avait la sensation d'occuper cette cellule depuis une éternité, il ne s'habituerait jamais à cette pression qui pouvait surgir à chaque instant, le privant de la maîtrise de son destin. Elle faisait partie intégrante de sa vie et il resterait continuellement à l'affût, redoutant le jour où l'on viendrait le cueillir pour en finir avec lui. Lorsque la porte se déverrouilla, il demeura pétrifié comme une statue, guettant l'apparition de ce bourreau qui émergeait cyniquement des ténèbres. Une main velue se glissa dans l'entrebâillement, suivie d'une silhouette démesurée et massive. Roger poussa finalement un soupir de soulagement quand il reconnut ce faciès bienveillant.

Jonas...

Dans ce monde pénitenciaire à la brutalité exacerbée, ce « bleu » atypique était vraisemblablement le seul gardien à montrer de la compassion envers les « jaunes ». Roger avait même une place de choix dans cette hiérarchie. En quelques années, il était parvenu à tisser des liens étroits avec cet « astucien », surnom dont l'avait gratifié l'ensemble des prisonniers.

— Eh bien ! Vous avez triste mine ! ironisa le grand gaillard en s'assurant que personne d'autre ne l'écoutait.

Roger feignit d'être vexé avant de pouffer.

— Comme s'il pouvait en être autrement dans cet hôtel tout confort ! À mon âge, je ne peux plus compter que sur une volonté inébranlable... Je n'ai effectivement pas votre carrure de basketteur, mon jeune ami.

Jonas se frotta la moustache nerveusement.

— Que j'aurais aimé pratiquer ce sport, vieux brigand ! Aujourd'hui, il ne nous reste plus que des holodisques poussiéreux pour nous rappeler son existence.

Ces lointaines images, Roger ne les connaissait que trop bien. Grâce à la

contribution du gardien, il avait pu visionner secrètement celles qui avaient marqué sa jeunesse. Des souvenirs s'extirpèrent insidieusement des tréfonds de son esprit, l'enveloppant de vagues de nostalgie. Il se remémora l'une des fameuses rencontres de « *Battle air* », un dérivé du basket-ball qui donnait la part belle aux acrobaties hors norme : il s'était attardé sur la dernière finale qui opposait le magistral « *The magic postman* » au facétieux « Mick Tornado ».

Pour l'occasion, les organisateurs avaient doublé le nombre de dalles qui couvraient le terrain à l'instar d'un plateau d'échecs, tout en gardant la même philosophie. Certaines pénalisaient le joueur, le rendant affreusement lent comme si le temps s'était arrêté de tourner autour de lui. D'autres, au contraire, le favorisaient : il était alors propulsé dans les airs, se retrouvant enfin capable d'atteindre un panier situé à une hauteur de six mètres. La configuration des dalles était dévoilée aux joueurs par le biais d'hologrammes géants : elle était modifiée régulièrement de manière aléatoire. Outre une condition physique hors normes, les participants devaient donc disposer d'une bonne mémoire afin de retenir la séquence et de l'utiliser à bon escient.

Dans le premier quart-temps, l'expérience de « *The magic postman* » avait payé. Le meneur avait démontré son sens inné de la stratégie, évitant les zones pièges, distribuant des balles avec une extraordinaire aisance à des équipiers qu'il dirigeait avec brio. Puis son adversaire, l'étoile montante « Mick Tornado », avait retrouvé progressivement son assurance, équilibrant la partie grâce à des acrobaties dont il avait le secret.

Son équipe, « Les goats », avait recollé au score dans les deux quart-temps qui avaient suivi. Les spectateurs assistaient indubitablement à la passation de pouvoir entre l'ancien virtuose et le nouveau prodige de la discipline. Son triomphe avait été entériné dans le quart-temps décisif, après un ultime panier, marqué dans une position invraisemblable, qui écartait définitivement « les skalers », les privant d'une dixième victoire consécutive.

Après la partie, l'accolade entre les deux joueurs avait été l'une des scènes les plus poignantes de l'avant-guerre, transcendant un public en liesse. Un symbole, peut-être le dernier, avant la longue fracture qui s'était implacablement opérée, au fil du temps, entre les générations.

Jeune et vieux.

Les images qui défilaient dans sa tête le faisaient frissonner au plus profond de son être. Il salivait d'envie à l'évocation de ces noms, mais il ne pouvait traverser le temps ni même réécrire l'histoire. Une guerre de plus, la troisième, avait suffi pour mettre fin à ses rêves d'enfant : un carnage dont l'humanité

n'était pas ressortie indemne, préférant se complaire dans le chaos en rédigeant des lois plus restrictives les unes que les autres.

Tous les sports avaient ainsi été progressivement bannis, plongés dans les oubliettes de cette société sans âme. Le rugby, que Roger affectionnait tant, n'avait pas résisté à cette purge. Pendant des années, il avait bousculé des montagnes sur les terrains d'Aquitaine. Il se revoyait, débordant sur les extrémités telle une furie, secouant ces gabarits hors normes. Roger était alors un ailier hors pair qui ne redoutait personne.

Puis la réalité l'avait rattrapé à l'instar du reste de l'humanité. Le monde avait subi une mutation sans retour laissant émerger une société aux multiples castes où le critère abject de l'âge jouait un rôle prédominant, l'emportant sur toute autre considération. En pensant à ses exploits passés, il sentit comme une poussée d'adrénaline : l'herbe se déroba sous ses pieds de feu tandis qu'il se ruait vers son adversaire du moment, ce « rouge » omnipotent qui leur en faisait voir de toutes les couleurs.

Tu fais moins le malin, gloussa intérieurement l'ailier en esquivant le plaquage d'un avant un peu trop zélé. Il allait enfin en découdre avec ce dictateur trop pressé d'asseoir son autorité sur des prisonniers bien affaiblis.

Tu ne tiendras pas dix secondes, ajouta-t-il en évitant une nouvelle charge tout aussi redoutable.

Il ne subsistait plus aucun obstacle entre cette piteuse proie aux yeux larmoyants et cette fougue qui lui donnait l'impression de survoler cette pelouse en souffrance : Roger, lancé à pleine allure, était prêt à mettre tout son cœur dans la bataille, à effacer cet odieux visage qui le narguait depuis bien trop longtemps. Il allait honorer les siens, venger ses compagnons de galère.

Aujourd'hui, les prisonniers réclament leur dû : du sang et des os !

Jonas le fit amèrement sortir de sa torpeur avant de lui tendre un livre pour l'apaiser. C'était comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Roger, il reste encore des gens bons en ce bas monde.

— J'en doute, Jonas, répondit le vieil homme en refrénant la fureur qui l'habitait encore.

Avec l'empressement d'un enfant, il posa ses mains calleuses sur l'ouvrage, puis balaya la couverture avec douceur, comme s'il s'agissait d'une peau de bébé. Ses yeux émerveillés restèrent fixés un moment sur ce trésor qu'il avait eu tant de difficultés à obtenir.

Jules Verne, *L'Île mystérieuse*. Un roman qui évoquait bien des souvenirs. L'image de son père apparut devant lui comme s'il était vivant. Il le revoyait,

ému, lui tendre l'ouvrage qui avait dormi quelque temps sous l'arbre de Noël. Ce premier livre avait pour Roger une saveur particulière qui l'accompagnerait jusqu'à sa mort. Il adorait l'histoire, il admirait l'auteur et par-dessus tout, il bénissait celui qui lui avait transmis cet héritage. Ce père qui l'avait quitté depuis des lustres, mais dont les paroles résonnaient encore dans sa tête.

Fiston, je n'ai pas eu la chance d'avoir une éducation très étoffée. Comme tu le sais, tes grands-parents n'étaient pas très riches. J'ai dû travailler très jeune pour vous nourrir, ta sœur et toi. Ta mère non plus, paix à son âme, ne ménageait pas ses efforts. Ensemble, nous avons réussi à forger quelque chose de solide. Aujourd'hui, le monde se meurt. Il est triste d'en parler en cet instant qui se veut joyeux, mais tu es en âge de comprendre. Si nous ne préservons pas notre culture, notre identité, nous disparaîtrons dans les tréfonds de l'histoire. L'humanité, perdue au milieu des mensonges, s'empresse d'adopter une langue commune issue de nos dérives. Résumer notre héritage, le beau français, défendu par tant de personnages illustres, à des embryons réducteurs sonne pour moi comme une hérésie. Personne n'a su anticiper cette dérive qui a commencé par les SMS. On a découpé, maltraité sans le moindre égard notre langage, laissant progressivement cette gangrène s'installer. J'emploie des mots forts, mon fils, pour que tu comprennes la gravité des erreurs de nos aînés. Plus les années se sont écoulées, plus ce cancrelat de la simplicité s'est invité dans notre vie. Aujourd'hui, plus personne ne se soucie d'écrire correctement. Il ne faut pas que tu cèdes à la facilité, mon fils. Tu ne dois pas oublier tes origines et toujours chercher à parfaire ta culture. Continuellement. Dans cette nouvelle société, la connaissance sera ta plus précieuse force... Tu ne dois pas oublier ceux qui nous ont transmis des messages intemporels au travers de la littérature. Victor Hugo, Tolstoï, Hemingway et bien d'autres... Tu dois aussi t'imprégner des cruautés de l'histoire.

Son père avait vu juste sur toute la ligne. Enfin, presque... Le monde s'était transformé à un point qu'il n'aurait pu imaginer, même dans ses pires cauchemars. Cette langue commune, le « dummy », avait bel et bien émergé, submergé les salles de classe, s'imposant comme l'unique référence, gangrenant au fur et à mesure la vieille génération. Une référence à mille mots, là où le français pouvait en compter cent mille. L'anglais, l'allemand, le russe et bien d'autres langues suivaient ce mouvement de décadence, sans pouvoir l'infléchir. Cependant, c'était loin d'être le plus effroyable. Sur ordre des « rouges » les plus virulents, on avait commencé à détruire tous les anciens ouvrages, comme s'ils recelaient une quelconque sorcellerie. Roger avait lui-même assisté à l'un de ces

bûchers ardents qui engloutissaient des pans entiers d'histoire. Il se remémorait notamment les nombreux regards malveillants qui avaient accompagné ce rituel. Aujourd'hui, ils faisaient encore saigner son cœur. Cette odieuse société voulait repartir de zéro, sans se soucier de l'expérience du passé.

— Comment avez-vous réussi à le préserver de la cruauté de vos supérieurs, Jonas ? On brûle les livres comme on brûlait les sorcières dans l'ancien temps, questionna Roger en faisant défiler les pages.

— Un peu d'astuce à la Cyrus Smith¹ et on se faufile entre les mailles du filet. Je risque gros, mais le jeu n'en valait-il pas la chandelle ?

Roger sourit de bon cœur.

— Oh que si, mon bon ami... Oh que si !

Tout en s'accrochant à son joyau, Roger se rapprocha de la fenêtre. Malgré tous les progrès technologiques accomplis, les prisons restaient aussi sommaires que dans l'ancien temps. Derrière le verre épais, bardé de métal, on pouvait deviner les contours d'une cour sordide entachée de sang.

La journée se termine sans heurts, ironisa-t-il intérieurement en s'imprégnant de cette atmosphère paisible. Une accalmie avant la tempête, car d'un seul claquement de doigts, tout pouvait basculer. Il suffisait d'une saute d'humeur du tortionnaire de cette maison pour finir sous terre à grignoter les racines. De nombreux détenus, parfois des amis, avaient été broyés par ce « rouge » qui affectionnait particulièrement la torture.

— Comment se porte notre comte de pacotille ? demanda le prisonnier sans fioritures.

Liquéfié, Jonas agita frénétiquement les bras. Son visage était plus pâle que celui d'un mort-vivant.

— Pas si fort, Roger, pas si fort ! On pourrait vous entendre. Il y a certainement des micros dans toutes les cellules.

— Il y avait, rectifia le détenu. J'en connais un bout dans ce domaine, mon jeune ami. Des études poussées d'ingénieur. Dans cette pièce de trois mètres sur trois, la mémoire est bien la seule chose qu'il nous reste. Tu peux me faire confiance. J'ai balayé chaque recoin crasseux de ce cachot.

— Que Dieu vous entende, Roger ! Sinon nous passerons tous les deux un sale quart d'heure !

Le prisonnier dirigea son regard vers le ciel.

— Dieu a manifestement fort à faire ailleurs. On le comprend. Les tâches sont pléthoriques, précisa-t-il sans ironie. Il a déserté ce lieu depuis longtemps, mon

ami, et tu le sais. Sinon il n'aurait pas laissé agir ce jeunot belliqueux.

Pour toute réponse, le gardien s'en retourna en le saluant tristement. Le vieil homme n'avait nul besoin de mots pour savoir qu'il acquiesçait. Deux ans plus tôt, l'oncle de Jonas, un jaune, s'était rebellé contre ses geôliers...

Le lendemain, le comte convoqua le prisonnier. Sous bonne escorte, le vieil homme fut conduit dans ses appartements, qui se trouvaient à l'écart de la prison. Roger déboula dans le froid, vêtu de son plus simple appareil. On ne lui avait même pas laissé le temps d'enfiler son pantalon. Ou plutôt, on le lui avait interdit. La journée débutait par des humiliations et ce n'étaient que les prémices d'une longue galère.

— Bonjour, décembre, maugréa-t-il en palpant le sol cotonneux de ses sandales usées.

— T'as dit qua, le Clod ! Bouge ton ass ! Tu connais le fionfion ! Tu vas me mettre la seum si tu contnew, s'emporta l'un des deux gardiens, un jeune boutonneux avec une face de furet.

Flonflon, abruti ! Et oui, je la connais, cette symphonie de mort qui me conduit droit vers l'enfer. Une rencontre avec le maître des lieux n'est jamais de bon augure.

— Les menottes, c'était vraiment nécessaire ? demanda Roger, tiraillé par les morsures du froid.

— Tu nous bassines, l'ancêtre ! l'avertit l'autre gardien sans prendre de pincettes.

Encore un poète ! plaisanta intérieurement le prisonnier, conscient qu'il valait mieux se taire.

Après une longue marche laborieuse, la demeure du comte se dévoila enfin, cachée derrière de vastes rangées de sapins qui se dressaient tels des soldats. Cette garde rapprochée s'animait dangereusement, bercée par des rafales capricieuses.

Cette lourde maison d'architecte s'exposait avec démesure, reflétant en tout point l'*ego* de son propriétaire. Peut-être était-ce le but, mais son apparence était loin d'être chaleureuse, ses lignes faisant davantage penser à un *bunker* qu'à un cocon familial. Le gris qui couvrait les murs s'était étiolé avec le temps, rendant le bâtiment encore plus sinistre. Plusieurs « violets » tentaient vainement de leur redonner un semblant de jeunesse en les frottant de toutes leurs forces.

Je me demande si ce traitement fonctionnerait sur moi, ironisa Roger en sentant craquer ses articulations.

Même s'il s'était maintenu en forme toute sa vie, il était parfois rattrapé par le